Zeitschrift: Études pédagogiques : annuaire de l'instruction publique en Suisse
Band: 55/1964 (1964)

Artikel: A la découverte de la Suisse romande
Autor: Berchtold, Alfred
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-115180

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 18.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

PREMIÈRE PARTIE

A la découverte de la Suisse romande [1]

Au commencement, il y eut un « coup de foudre ».

Etudiant en lettres de l'Université de Genève, je tombai par hasard, à Paris, en feuilletant une publication intitulée *Almanach du voyageur en Suisse*, sur l'article d'un auteur dont j'ignorais tout: Gonzague de Reynold. Cet article, intitulé: *Le génie de la Suisse*, me révéla tout à coup ceci: on pouvait être un collégien, un bachelier, un étudiant, un licencié ou un docteur ès lettres helvétique et n'avoir jamais réfléchi à la situation culturelle de son propre pays, et ignorer presque totalement son patrimoine spirituel. Cette découverte devait être confirmée bientôt par la pratique de l'enseignement.

Le petit Français peut aimer ou non les leçons d'histoire de France; son pays, ce n'est pas seulement la patrie de Vercingétorix et Du Guesclin, de Louis XIV et Napoléon, de Thiers et Clemenceau; c'est aussi une tragédie de Racine, un prélude de Debussy, un paysage de Corot, un sonnet de Baudelaire. La France, c'est la Pléiade et l'Ecole de Barbizon, c'est Ambroise Paré et Louis Pasteur, c'est Descartes et Pascal, Jean Goujon et Rodin.

Allemagne de Gœthe et Schiller, Bach et Beethoven... Italie de Dante et de Giotto, de Michel-Ange et de Pergolèse... Angleterre de Shakespeare, de Byron et de Dickens... Hollande de Rembrandt et de Vermeer, Danemark d'Andersen et de Kierkegaard...

Et la Suisse? Que représente-t-elle pour la majorité de nos élèves (et peut-être de leurs parents)? Quelles associations d'idées éveille-t-elle en nos esprits? — Lacs et montagnes (avec aujourd'hui ces corollaires: téléphériques et pollution des eaux), industrie horlogère et fromagère, « Sempach, champ semé de gloire », hallebardes quelque peu rouillées de Näfels et de Grandson, et les blocs de Morgarten; référendum et droit d'initiative; gouvernement « collégial » et représentation proportionnelle...

Peut-être, si nous chantons encore à l'occasion « l'amour des lois » qui nous anime, cet amour n'est-il plus aussi virulent qu'au lendemain de 1848; peut-être aussi les personnalités politiques qui administrent

[1] Alfred Berchtold a bien voulu reconstituer pour nous le texte d'une causerie qu'il avait été invité à faire devant un groupe d'éducateurs romands pour présenter son ouvrage: « La Suisse romande au cap du XXe siècle » *(N. du R.)*.

notre pays sont-elles souvent moins hautes en couleur que les démocrates des temps héroïques — et cela à une époque où tant de pays jeunes et vieux semblent touchés davantage par le style et l'accent de fortes personnalités que par la nature de leurs constitutions. Nous vivons au temps des vedettes, et la Suisse est pauvre en vedettes. Ce n'est sans doute pas un mal, au contraire. Mais, pour en revenir à nos préoccupations scolaires, n'éprouvons-nous pas le besoin de présenter à nos élèves des hommes (et des femmes) au profil inoubliable, dont l'œuvre et le message soient de nature à faire naître dans les cœurs le respect, la gratitude, la joie et la fierté? De belles et probes biographies ne sont-elles pas souvent les meilleures leçons de morale et de civisme? Lorsque nous apprenons à connaître et à aimer le patrimoine artistique et spirituel de nos grands voisins, la question ne jaillit-elle pas à nos lèvres: et notre pays, qu'a-t-il apporté à la communauté européenne? Nos penseurs, qu'ont-ils à nous dire aux moments difficiles, aux heures où nous avons besoin près de nous d'une *présence*, d'une direction spirituelle?

L'école m'a fait connaître Pascal; est-il quelqu'un de ce pays auquel je pourrais penser comme je pense à Pascal? Est-ce que la Suisse, qui m'est une belle patrie, qui a des sites magnifiques et des vertus administratives, potagères et ménagères reconnues, est-ce que cette Suisse peut fournir aussi des aliments à mon âme; peut-elle me devenir une patrie de l'âme, étant bien entendu que les sources qu'elle m'offrira ne m'empêcheront jamais d'aller puiser aux grandes sources de vie réparties dans le monde?

J'ai besoin d'autre chose que de souvenirs glorieux. J'ai besoin de *nourritures*. Il me faut plus que des symboles; je le répète, il me faut des *présences*. Les trouverai-je chez nous? L'école m'aidera-t-elle à les trouver?

Et voici que se pose notre problème spécifique. Dans la plupart des autres pays (en France, en Italie, en Allemagne, mais aussi en Hollande et en Norvège) l'enseignement de la langue maternelle coïncide avec la présentation (inconsciente peut-être) de ce qu'on pourrait appeler l'âme du pays. L'élève est nourri des plus belles pensées des meilleurs auteurs de la collectivité à laquelle il appartient. Parfois, il est vrai, il ignore des valeurs étrangères de premier ordre; mais ceci est une autre histoire. Chez nous, la patrie, bien souvent, semble confinée dans le ghetto du cours d'« histoire nationale ». Et ce cours n'est pas toujours celui qui intéresse le plus les élèves. Ce n'est pas là qu'on aborde les questions qui leur tiennent le plus à cœur. Ce n'est pas là non plus que règne la plus communicative allégresse. Moi-même je devais bien avouer qu'il manquait apparemment quelque chose à mon pays pour qu'il me satisfît vraiment. Une certaine médiocrité ne se manifestait-elle pas dans le domaine de l'esprit? Les fêtes patriotiques ne m'émouvaient pas toujours...

La vraie vie, l'aventure intellectuelle n'était-elle pas ailleurs? Ou bien, était-elle simplement cachée, et ne demandait-elle qu'à se découvrir à celui qui entreprendrait une quête patiente et loyale?

Il m'apparut bientôt que les livres consacrés à la vie de l'esprit en Suisse, et plus particulièrement en Suisse romande, ne manquaient pas, ni les biographies intéressantes. Mais notre fédéralisme, qui a ses vertus indéniables, a souvent pour conséquence, dans le domaine intellectuel, un cloisonnement des plus fâcheux. Nous nous glorifions d'appartenir à une nation qui participe de trois grandes cultures, qui parle au moins quatre langues, et dont les traditions sont multiples et complémentaires. Mais nous ne vivons pas cette polyphonie, nous en éprouvons rarement la richesse en nous-mêmes. Je ne parle pas ici de l'artiste, du créateur qui doit être exclusif, voire intolérant, et concentré sur son propre sillon; je parle du « consommateur » qui, lui, a le droit et le devoir d'accueillir les manifestations les plus diverses qui s'offrent à lui. Que nous ignorions les trésors du Tessin, des Grisons et de la Suisse allemande peut s'expliquer en raison de la diversité des langues... et de la distance (ne sommes-nous pas aujourd'hui plus près de Rome, d'Athènes et de Majorque, voire du Caire, que de Stein-am-Rhein, de Saint-Gall ou de Zillis?). Mais n'est-il pas regrettable que nos meilleurs peintres vaudois ou neuchâtelois n'apparaissent que très rarement dans une exposition genevoise digne de ce nom? Et comment expliquer, à l'heure de l'Exposition nationale, certaines absences au Palais de Rumine? Où est Schnyder? Où est Bosshard?

Suffit-il de constater une fois pour toutes que le lot de l'artiste, dans ce pays, est d'être un « blaireau solitaire », comme l'a dit Spitteler, que la Suisse est une terre ingrate pour les poètes, comme l'affirmait hier Gottfried Keller et comme le rappelait hier, à l'Expo, la voix de Marcel Raymond?

C'est le professeur Marcel Raymond qui, peu après la mort de Ramuz, me proposa de me plonger dans la Suisse romande des premières années de ce siècle. Etudiez, me dit-il, les problèmes de la culture et de la création littéraire (ou artistique) qui se posaient entre 1900 et 1914, soit dans les années qui virent paraître *Aline*, *Jean-Luc persécuté*, *Aimé Pache, peintre vaudois*, la *Vie de Samuel Belet* et enfin *Raison d'être*. Feuilletant et dépouillant la *Gazette de Lausanne* et le *Journal de Genève*, la *Revue de Belles-Lettres* et la *Feuille centrale de Zofingue*, la *Voile latine* et les *Cahiers vaudois*, sans oublier, naturellement, l'irremplaçable *Semaine littéraire* de Louis Debarge, j'allai de découverte en découverte. Ce fut un beau et long périple! Le voyage avait été entrepris par temps très couvert. Le brouillard était opaque. Mais peu à peu des îles dessinèrent leurs contours vagues dans la brume, des éclaircies me permirent de les situer mieux; la carte littéraire et artistique de la Romandie commençait à prendre forme

à mes yeux. D'ailleurs je disposais, dans mes cales, des ouvrages de Philippe Godet et de Virgile Rossel, de Pierre Kohler et de J. B. Bouvier, de René de Weck et de Charly Clerc. Je n'étais ni un Christophe Colomb, ni un Lindbergh, même pas un navigateur du Kon-Tiki. Et pourtant l'aventure était excitante et, malgré les monceaux de textes édifiants à lire, génératrice de bonne humeur.

Bientôt il m'apparut ceci: certes, Ramuz était la cime qui dominait souverainement le massif des lettres romandes modernes, mais cette cime ne devait pas nous faire oublier les autres sommets du massif; certaines collines même ont un charme, une signification: le mouvement de leurs courbes n'annonce-t-il pas, plus d'une fois, celui des montagnes les plus imposantes? De même, la puissante personnalité de Karl Barth ne saurait reléguer dans l'ombre, voire rendre nulle et non avenue, l'œuvre des Vinet, des Charles Secrétan ou des Gaston Frommel.

* * *

« Wir müssen kontrapunktisch denken! » s'écriait le professeur Gottfried Bohnenblust. La beauté de notre tradition (ou plutôt de nos traditions) romande(s) est, répétons-le, une beauté polyphonique. Réjouissons-nous de cette polyphonie. Trop souvent ceux-là mêmes qui pensent s'intéresser le plus à notre vie culturelle romande s'en tiennent à *une* famille spirituelle, à *un* mouvement artistique ou littéraire, à *un* credo exclusif. De sorte que nous ignorons une grande partie de nos richesses. Protestant, que sais-je de la tradition catholique en Suisse française? Catholique, que sais-je d'un Edmond Fleg ou d'un Albert Cohen? Genevois, ai-je lu Zimmermann et Renfer? Vaudois, m'a-t-on parlé de l'œuvre de l'« Union de Fribourg »?

Les chefs-d'œuvre sont rares, dites-vous... N'oublions pas la petitesse du pays; comparons le chiffre de sa population à celui de la France et nous conviendrons, avec quelques-uns des meilleurs critiques d'outre-Jura, que la Romandie compte parmi les provinces françaises les plus riches en créations littéraires. Mais il y a une autre façon d'envisager les choses qui me paraît stimulante et propre à renouveler l'intérêt que nous et nos élèves pourrons porter à nos traditions: c'est de suivre ce que Reynold appellerait quelques « lignes de force ». Prenons tout de suite un exemple: le théâtre.

Notre pays n'a pas produit jusqu'au XXe siècle de grand auteur dramatique, et malgré l'apparition de Morax et de Chavannes, de Gehri, d'Oltramare ou de Zimmermann (sans parler de leurs cadets), la Suisse romande n'a pas imposé, de nos jours, de noms comparables à ceux de Frisch et de Dürrenmatt. Lorsqu'un Grand Théâtre brûle à Genève, on a la plus grande peine à le reconstruire, tel le Vieux Chalet de l'abbé Bovet, « plus beau qu'avant ». Mais que ces difficultés et ces vicissitudes ne nous fassent pas oublier notre grande tradi-

tion des *fêtes communautaires*! Jean-Jacques Rousseau en esquisse le programme dans la *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*, Mme de Staël en dit le charme dans un chapitre de *L'Allemagne*; Gottfried Keller, dans une étude étonnante et trop peu connue, *Am Mythenstein*, prévoit et annonce Jaques-Dalcroze, Adolphe Appia... et même Dürrenmatt; au cours du XIXe siècle, les Fêtes des Vignerons et les Festivals se succèdent, prennent de l'ampleur et se perfectionnent; bientôt René Morax fait pour quelque temps de Mézières un petit Bayreuth rustique et romand, cependant que le créateur de la rythmique, associé au grand théoricien genevois de la mise en scène moderne, donne à Hellerau et à Genève des spectacles qui font communier dans une même ferveur acteurs et interprètes — comme c'est le cas aussi, tous les vingt-cinq ans, à Vevey et, à des intervalles plus rapprochés, lors des grands jeux sacrés d'Einsiedeln. On pourrait prolonger la ligne, citer Ernest Ansermet... Bornons-nous à rappeler que Pitoëff fut à Hellerau l'élève de Jaques-Dalcroze et que Jacques Copeau s'adressait à Appia comme à son maître.

On voudrait évoquer ici d'autres « lignes de force », d'autres constantes de notre histoire culturelle. Suivre, par exemple, le chemin qui mène de Jean-Jacques, de Pestalozzi et du P. Girard à Edouard Claparède, ou étudier la fortune qu'ont connue dans nos lettres le « Journal intime », la « Rêverie », la « Confession » — et la prose poétique — de Jean-Jacques à Amiel, de Gustave Roud à Philippe Jaccottet...

* * *

Mais où réside, m'a-t-on demandé, l'intérêt particulier de l'époque choisie par vous: ce « cap du XXe siècle »? N'est-ce pas arbitrairement que vous avez arraché une trentaine d'années au flux continu de l'histoire?

Je dirai que ces années qui s'étendent (en simplifiant les choses) de 1890 environ aux alentours de 1920 méritent à plus d'un titre de nous arrêter: d'abord, elles forment en quelque sorte pour nous la transition entre le monde d'hier et celui d'aujourd'hui, entre l'histoire et l'actualité. 1896: c'est le style « Village suisse » (architecture et musique) de l'exposition de Genève. Vers 1920 paraissent les premiers écrits de Le Corbusier, les premières œuvres d'Arthur Honegger. Le « climat » littéraire, lui aussi, du pays s'est transformé.

La tradition protestante de Vinet et d'Amiel, dominante dans nos lettres, a été vigoureusement prise à partie par les « Jeunes Turcs » de la *Voile latine* et des *Cahiers vaudois*. Les préoccupations d'ordre esthétique tendent à supplanter les préoccupations morales, un besoin nouveau de couleur, de grandeur, d'incarnation du verbe poétique se manifeste. Ramuz recherche l'absolution dans un rythme de phrase qui exprimera son pays, sa terre et ses gens — et non dans un

« message » à délivrer, dans une « leçon » à faire entendre. Reynold, de Traz, Gilliard, Budry, les frères Cingria affirment que... — Mais il ne s'agit pas ici d'énoncer des programmes. Que vaudraient toutes les proclamations si elles n'étaient suivies, accompagnées ou précédées d'*œuvres* valables et délectables? Ces œuvres existent. Au début du XXe siècle on assiste à une véritable renaissance littéraire de la Suisse romande: poèmes d'Henry Spiess et de P.-L. Matthey, premiers romans de Ramuz (et, parmi eux, la *Vie de Samuel Belet*, le plus beau peut-être!), *Cités et pays suisses* de Reynold, *Tell* de Morax et *Guillaume le Fou* de Chavannes, alors que se mijotent déjà les succulentes critiques d'art de Paul Budry, le *Pouvoir des Vaudois* de Gilliard, les premières proses de Charles-Albert, les *Marins d'eau douce* de Guy de Pourtalès. A Paris paraissent coup sur coup *Les Pâques à New York*, *La Prose du Transsibérien* et bientôt *Le Panama ou les Aventures de mes sept oncles* de Blaise Cendrars.

Citer trop de noms serait fastidieux, mais il y aurait de l'injustice à ne pas rappeler que quelques aînés, plus modestes, des hommes évoqués ici nous ont laissé aussi des ouvrages attachants, entre autres *Le Livre de Blaise* et *Venise au XVIIIe siècle* de Philippe Monnier. Et qui ne songerait sans émotion aux pages étonnantes du *Meige d'Anzeindaz* d'Alfred Millioud!

A cette floraison dans le domaine littéraire correspond un bel essor pictural (rigueur des bois de Félix Vallotton, puissance des toiles de Ferdinand Hodler, rutilance des vitraux d'Alexandre Cingria), musical et scénique. Peintres, musiciens et poètes collaborent; on assiste à la réussite mémorable de l'*Histoire du soldat!*

Et quel tournant dans le domaine religieux! L'héritage de Vinet et de Charles Secrétan demeure vivant, assumé par quelques personnalités à la fois discrètes et rayonnantes, mais déjà s'annonce le renouveau dogmatique néo-calviniste et barthien, tandis que des penseurs protestants indépendants (fils de Vinet encore, par leur volonté de « vivre leur vérité » sans compromis) s'efforcent de réformer la pédagogie et la psychologie traditionnelles et cherchent les bases d'un nouvel ordre européen d'où la violence serait exclue.

Voici que d'autres familles spirituelles « entrent dans la danse ». Jusqu'à la fin du XIXe siècle, les cantons bilingues du Valais et de Fribourg et le Jura bernois pouvaient faire l'objet de descriptions pittoresques. Dans l'ensemble, leur vie intellectuelle et artistique se déroulait en marge de celle des cantons réformés et, si l'on excepte le P. Girard et le poète Etienne Eggis, leurs écrivains, leurs penseurs de langue française n'avaient pas la notoriété de certains de leurs compatriotes romands. A la fin du XIXe siècle, la situation se modifie, cependant que de fortes personnalités catholiques apparaissent dans les cantons attachés à la Réforme. Quelques convertis marqueront

aussi de leur empreinte le mouvement artistique et littéraire de Romandie. Lui-même fils d'un converti, l'évêque vaudois Mgr Marius Besson encouragera la renaissance de l'art sacré.

La tradition catholique romande est longue et, partie de l'étonnante geste de la Légion thébaine et de l'abbaye de Saint-Maurice, riche en événements et en figures. Toute différente est l'histoire et la situation des Israélites dans notre pays. On n'en parle guère, quoique Jean-Jacques Rousseau, Mme de Staël, Henri Dunant aient rompu en leur faveur des lances mémorables. Mais à la fin du XIXe siècle, les congrès sionistes présidés par Herzl se suivent chez nous (surtout à Bâle). Ils coïncident avec le séjour dans notre patrie de personnalités juives de premier plan. Einstein obtient la naturalisation suisse; à Genève (notamment au café Landolt) se rassemblent les futurs constructeurs d'Israël, groupés autour du professeur Chaïm Weizmann; dans cette ville grandissent aussi un musicien tel qu'Ernest Bloch, un écrivain tel qu'Edmond Fleg. Quelle meilleure introduction à l'histoire tragique de son peuple que ses trois livres *L'enfant prophète*, l'*Anthologie juive* et surtout *Jésus raconté par le Juif errant !*

Ainsi donc, pour nous en tenir aux exemples cités jusqu'ici, l'on constate qu'en ces années décisives la Suisse romande s'est comme agrandie et diversifiée. D'une part, elle a élargi et prolongé des chemins existants, d'autre part elle a tracé des voies nouvelles.

Pour que cela apparût nettement, il était nécessaire de remonter parfois très haut dans le passé afin de rechercher les sources de certains courants, la nature de certaines filiations.

Toutefois, ce qu'il m'importait de faire voir, ce n'est pas un petit monde d'autrefois, un passé d'érudits et d'archivistes, mais bien la part d'histoire qui reste agissante en nous, qui est devenue substance de notre vie. Substance, leçon et nourriture.

Quelques exemples: Sans remonter jusqu'à l'émouvante lettre de saint Maurice, chef de la Légion thébaine, le dialogue engagé au XVIe siècle entre Calvin et Castellion sur la « saine doctrine » et sur la tolérance n'est-il pas un des plus actuels, un des plus brûlants qui soit? Actuelles aussi (à notre époque qui parle tant de dialogue interconfessionnel), et dignes d'être mieux connues, l'attitude et les paroles du P. Girard, le pédagogue au grand cœur, mais aussi le premier curé ayant officié à Berne depuis la Réforme. Quelques pages de Vinet sur la poésie devancent les plus belles formules de Baudelaire.

Arrêtons-nous à un nouvel exemple. Tels accents âpres et désolés de poètes du XXe siècle ne s'expliquent-ils pas mieux lorsqu'on a vu notre histoire traversée de tant de « poètes assassinés » (pour reprendre l'expression brutale de Guillaume Apollinaire)... Imbert Galloix, Genevois, s'écriait, bien des années aussi avant Baudelaire:

Malheur à toi que la pensée
A foudroyé de ses éclats (...)
Malheur à toi, futur génie,
Qui nais sous un astre enflammé!
A toi la douleur infinie,
A toi de vivre consumé.

Lui-même mourut en 1828, âgé de vingt et un ans. Son contemporain, le Vaudois Frédéric Monneron, se tua à l'âge de vingt-quatre ans.

Je dis: j'ai vu les cieux; il me reste à mourir.

Etonnantes visions que les siennes, et trop ignorées de notre public: voyez le poète, gravissant la montagne, saisi par « les ailes de cristal du vertige ». Son guide mystérieux,

Ouvrant le manteau noir étoilé par la neige,
De ses plis ténébreux l'enveloppe sans bruit,
Et le poète errant dans l'éternelle nuit,
De montagne en montagne et d'abîme en abîme,
Se berce dans sa chute, au gré d'un vent sublime. (...)

Il tombe, il rebondit, il tombe, il tombe encor,
Et de son œil sanglant jaillit l'étoile d'or.
Abîmes, vous chantiez, vous résonniez de joie!
Toi, terre! tu tremblais en accueillant ta proie!

Surréalisme de 1835. Les esprits des bois et des vallons chantent leurs hymnes sibyllins.

La poésie a son vertige;
Elle n'est pas le pur amour.
Mais ce monde qui nous afflige
Dans l'ombre conserve un prestige
Qui doit nous consoler un jour.

Détresse de Monneron. Ivresse du Fribourgeois Etienne Eggis, emporté à l'âge de trente-cinq ans. Blasphème et prière s'entrechoquent dans certains de ses poèmes; la joie la plus pure, la plus fraîche alterne avec la désolation. Aspirations démesurées... Tel vers soudain semble annoncer Rimbaud.

Oh! je voudrais bondir vers des continents vierges (...)
Oh! ma vie au soleil à travers les Bohêmes,
Dans le splendide avril de mes illusions!

Eggis aussi fut frappé avant le temps, comme la vaillante petite Neuchâteloise Alice de Chambrier. Et la route douloureuse se poursuit, qui nous mène à Louis Duchosal, à Henry Spiess, à Pierre-Louis Matthey, à Jean-Paul Zimmermann, à Werner Renfer, à Edmond-Henri Crisinel:

Ma route est d'un pays où vivre me déchire...

Il faut prendre au sérieux la souffrance du poète en ce pays.

* * *

Oui, le passé nous aide à mieux comprendre le présent, et ses richesses n'ont pas perdu de leur éclat. Oui, ce pays nous parle un fort et grave langage, surtout si nous voulons bien prêter l'oreille à la diversité de ses voix. Ecoutons aussi celles des Suisses de l'étranger et celles des grands étrangers établis en Suisse. Notre patrie est trop petite pour qu'on en réduise les dimensions. Il est de beaux et clairs dialogues (malgré le brouhaha des Rangiers) entre certains grands Alémaniques et certains grands Romands. Si bien des Suisses ont dû quitter leur patrie pour se réaliser à l'étranger, c'est chez nous qu'Erasme, Calvin, Senancour, Wagner, Nietzsche, Rilke, Romain Rolland ont élaboré quelques-unes de leurs œuvres majeures, ont délivré leur message de grands Européens. Et puisque les Helvètes sont entrés dans l'histoire par une tentative d'exode général (arrêtée par César à Genève et à Bibracte), considérons bravement comme « nôtres » et comme fidèles à notre tradition la plus ancienne ceux que leur inquiétude, leur besoin de grands espaces, ou simplement la nécessité de subsister ont lancés hors de nos frontières. Que de figures truculentes, que de destins hors série s'offrent à notre étude! Tâchons surtout de les reconnaître de leur vivant et de ne pas attendre les commémorations de centenaires pour nous glorifier de leurs origines! D'ailleurs Blaise Cendrars lui-même ne se donne-t-il pas comme ancêtres l'humaniste itinérant Thomas Platter (Valaisan qui se fixera à Bâle), le mathématicien génial Léonard Euler (Bâlois établi en Russie), le grand médecin et grand poète Albert de Haller (Bernois célèbre dans toute l'Europe) et enfin le pasteur mystique et père de la « physiognomonie » Lavater (l'ami zuricois de Gœthe)?

Il y a loin, me direz-vous, de Vinet à Cendrars. Guère plus loin que de Nicolas de Flue à Urs Graf. Or, nous semblons souvent avoir peur et du saint et du mauvais garçon. On nous présente volontiers une histoire suisse aseptisée, pasteurisée. C'est là l'erreur. Notre histoire connaît les extrêmes, et non point seulement les compromis. Quel bénéfice tirent tous nos sages de la « folie » des Rousseau, des Pestalozzi, des Dunant! Le seul moyen d'intéresser les élèves, c'est de laisser à la vérité son tranchant, c'est de montrer les ombres aussi bien que les lumières, d'user du noir et du rouge vif aussi bien que du blanc. C'est la grisaille uniforme qu'il faut proscrire, c'est elle qui fait naître l'ennui[1].

---

[1] Est-il nécessaire de préciser que pour le choix des personnalités et des textes, il faudra toujours tenir compte de l'âge des élèves?

Considérons donc notre patrimoine intellectuel et artistique sans vanité, mais aussi sans « complexes ». Nous voyons ce qui nous manque, et ce que d'autres nous donnent, mais nous voyons aussi ce que quelques-uns d'entre nous ont pu apporter à la famille européenne. Parfois, il a suffi que ce pays fût accueillant pour que quelque chose de grand se réalisât: à Coppet, au temps de l'hégémonie napoléonienne; à Lausanne, où Pierre de Coubertin repensa et recréa les Jeux olympiques; à Genève, à l'heure des Pitoëff; à Zurich, pendant les années du nazisme: le *Schauspielhaus*, animé par des acteurs allemands, jouait les classiques de la liberté, créait les pièces de Brecht et de Thornton Wilder; œuvres d'étrangers, jouées par des étrangers — et pourtant, comme le remarque H. R. Hilty, il s'agit là d'une des pages les plus authentiques et les plus belles de l'histoire du théâtre en Suisse.

* * *

Un beau sujet d'études pour finir: le caractère « œcuménique » avant la lettre de nombre de nos penseurs. On voudrait citer ici, outre le P. Girard, déjà nommé, de belles pages de Vinet, d'Ernest Naville, de Félix Bovet, et rappeler le dialogue engagé entre Edmond Fleg et certaines personnalités catholiques françaises. Oui, cet œcuménisme est peut-être l'une des manifestations les plus émouvantes de la pensée religieuse romande. Il correspond, dans le domaine spirituel, à cet esprit vraiment européen qui caractérise depuis des siècles nos meilleurs historiens, essayistes et penseurs politiques. A les lire, on n'a vraiment pas à craindre l'enlisement dans un régionalisme désuet. Sans cesse, ils nous ramènent à l'Europe et à ses problèmes fondamentaux. On longeait un torrent de montagne, on côtoyait les rives d'un lac: tout naturellement le fleuve nous a menés jusqu'à la mer.

Alfred Berchtold